

De la famille et des mille manières d'en parler

Du langage poétique à celui de l'ironie. De l'ironie au charabia
Élise Turcotte, *Le Bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac,
1991, 228 p.

François Gravel, *Les Black Stones vous reviendront dans
quelques instants*, Montréal, Québec/Amérique, 222 p.

Jean-François Bélisle, *Annie-la-Rousse*, Montréal, Éditions
Pierre Tisseyre, 1991, 136 p.

Andrée Poulin

Number 64, Winter 1991–1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38512ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, A. (1991). Review of [De la famille et des mille manières d'en parler : du langage poétique à celui de l'ironie. De l'ironie au charabia / Élise Turcotte, *Le Bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 228 p. / François Gravel, *Les Black Stones vous reviendront dans quelques instants*, Montréal, Québec/Amérique, 222 p. / Jean-François Bélisle, *Annie-la-Rousse*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1991, 136 p.] *Lettres québécoises*, (64), 22–23.

Élise Turcotte, *Le Bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 228 p., 16,50 \$.

François Gravel, *Les Black Stones vous reviendront dans quelques instants*, Montréal, Québec/Amérique, 222 p., 19,95 \$.

Jean-François Bélisle, *Annie-la-Rousse*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1991, 136 p., 14,95 \$.

De la famille et des mille manières d'en parler

Du langage poétique à celui de l'ironie.
De l'ironie au charabia.

ROMAN
Andrée Poulin

DES *Plouffe* aux *Filles de Caleb* en passant par *La Grosse Femme* et son clan du Plateau Mont-Royal, les écrivains québécois ont depuis longtemps une prédilection pour le thème de la famille. Famille-cocon ou famille-carcan, on l'encense ou l'exorcise, on la chérit ou la calomnie, on en fait de la pâte de chef-d'œuvre ou du navet littéraire. Avec maestria ou maladresse, poétiquement ou prosaïquement, du bout des lèvres ou du fond du cœur, trois romanciers québécois ont fouillé de leur plume les entrailles du sujet.

S'enivrer de chimères

Dans son très poétique premier roman, Élise Turcotte met en scène la famille nouvelle vague, c'est-à-dire monoparentale. Salut solitude. Bonjour détresse. Abandonnée par son conjoint, Albanie élève seule sa petite Maria. Percevant la vie comme une «suite de ruptures plus ou moins bien accomplies», la jeune femme avance sur la pointe des pieds, souffle retenu, de peur de rouvrir la plaie de la séparation, de peur de perdre aussi sa fille.

Au cœur de cette peine immense, Albanie creuse une grotte ouatée, y coule tout son bouillon d'amour maternel, puis s'y enfonce avec Maria. Dans la chaleur de cette symbiose, la mère et la fille transforment les matins ordinaires en moments magiques, s'enivrent de mots et de chimères. Mais *Le Bruit des choses vivantes* est là pour ramener Albanie sur terre, pour l'arracher à son angoisse-vampire. Pour le bien de sa fille, elle tentera d'être plus forte que la peur et osera donner une deuxième chance à la famille. Fragile mais forte, Albanie réussira à traquer et trouver la «petite lumière au fond de chacun de nos gestes».

Deux fois lauréate du prix Émile-Nelligan, Élise Turcotte puise aux sources nobles de la poésie pour élever sa prose vers un minimalisme cristallin. Quelle lumineuse pureté de ton et de style dans son roman! Quelle grande beauté, quelle folle douceur dans les images, comme ce gamin esseulé aux souliers trop grands, qui tente de ramasser les flocons de neige avec une chaudière, ou ces billes dans un soulier comme des planètes sur fond noir.

D'une plume très fine, Élise Turcotte donne une dimension neuve aux mots du quotidien, traduit admirablement le désarroi d'Albanie, la

fraîcheur de Maria, la fougueuse intensité de leur lien. Si on en faisait un tableau, ce roman serait certainement une aquarelle. Pour sa touche tellement légère, ses couleurs diaphanes, ses contours d'un flou si raffiné. Délicat chuchotis, magnifique murmure des métaphores, *Le Bruit des choses vivantes* mérite de faire un grand boom sur la scène littéraire.

De l'évanescence au réalisme coloré

Tandis qu'Élise Turcotte brode dans l'ellipse et l'évanescence, François Gravel tricote du portrait social, au réalisme coloré. Alors que les personnages de Turcotte sont en quête d'une famille, le héros de Gravel se sauve plutôt de la sienne.

Écrivain-nègre, le narrateur de *Les Black Stones vous reviendront dans quelques instants* gagne sa vie en rédigeant de fausses autobiographies, des livres de recettes ou de la pub insipide. Divorcé, amer et désillusionné, ce «vendeur de vent» ne croit pas aux salades qu'il écrit. Cynique, il se moque de tout, de la «Grande Littérature», des arrivistes et des beaux sentiments. Son seul réconfort, il le trouve dans le souvenir, chez sa famille de substitution, le groupe rock des Black Stones dont il faisait partie dans sa jeunesse.

Il aurait peut-être distillé ainsi longtemps son vinaigre, si sa mère – qu'il n'a jamais vraiment aimée – ne lui avait laissé à sa mort un curieux contrat. En échange d'une somme rondelette, il devra écrire la biographie posthume de Maman, afin de dire «toute la vérité».

Le nœud de vipères

Notre homme se lance donc dans une étrange enquête policière, afin de trouver la véritable identité cachée derrière le masque de simple ménagère de madame Mère. Plongé dans son passé, il se voit obligé de soulever le tapis familial, afin d'y examiner tout ce qu'on y a balayé dessous. Car au-delà des apparences – préservées à tout prix – d'une bonne famille québécoise traditionnelle, se cache en fait un nœud de vipères.

À travers cette quête, le narrateur découvre non seulement sa famille, mais ses propres bibittes, lâchetés et émotions. Au fur et à mesure que la lumière se fait sur l'histoire de sa mère, le vent tourne. Comme on

s'en doutait depuis le début, ce narrateur grincheux et porc-épic était au fond un tendre. D'acérbe, il devient bienveillant, fait la paix avec sa sœur, tente un rapprochement avec son ex-femme et son fils. Il troque l'ironie pour le lyrisme. Du coup, le texte se tiédit, perd de son mordant. Légèrement décevant que ce *bappy-end* un tantinet *mâche-mallow*.

Bien manipuler la carotte

François Gravel manipule très bien la carotte, celle qui fait courir le lecteur, l'accroche au plaisir du texte. Au suspense ici bien entretenu se greffent un humour coquin, une vivacité des dialogues, un rythme rapide. Intercalant le récit de l'enquête et les souvenirs d'enfance, le roman progresse dans une habile alternance entre la grisaille du présent et la nostalgie à dorures du passé.

Teinté de candeur, le style décontracté de François Gravel fait tout de même une grande place aux émotions. D'abord et avant tout un conteur, l'auteur a le don de rendre ses personnages attachants pour livrer un cinquième roman charmeur et charmant.

Le régime des taloches

Après la monoparentale et la traditionnelle, voici la famille reconstituée. Au menu de *Annie-la-Rousse* : violence et cruauté. Un gamin de douze ans, surnommé Petit-Gros, est soumis à un régime constant de taloches et de coups de pied aux fesses par son beau-père Burt, un chômeur alcoolique et hargneux. Pour oublier ces humiliations répétées, Petit-Gros se console auprès de la mystérieuse Annie-la-Rousse, attirée par le sordide et fascinée par les rats.

Outre les bizarreries d'Annie, les colères de Burt et les facéties du chien Jésus, qui n'en finit plus de pisser sur la moquette, il ne se passe pas grand-chose dans ce roman, qui avance à la va comme je te pousse. Totalement dépourvus de relief, les personnages sont des décalques. Qui sont-ils ? Que signifient leurs élucubrations ? Mystère !

Trop de tirades pontifiantes

On a l'impression que Jean-François Bélisle se regarde écrire, qu'il choisit des expressions qui font chic, sans toujours se préoccuper de leur sens. Il se lance dans de longues tirades pontifiantes, dérape sur les mots, tourne maladroïtement sur ses phrases et perd le contrôle. Ses images, qu'il a sans doute voulues originales ou puissantes, ressortent de son malaxeur à mots toutes embrouillées, maladroïtes au possible.

L'auteur a peut-être voulu faire du surréalisme mais n'a réussi qu'à être hermétique. Pourquoi ces jeux de mot ridicules ? «[...] dévisager le derrière parce que moins compromettant que de dériériser un visage». Pourquoi cet humour boiteux ? «Annie met le pied dans la bouse de vache en poudre *Cow Brand*.» Pourquoi ces phrases absurdes et totalement gratuites, qui n'ont rien à voir avec le texte ? «Je suis toutefois bien content de savoir que les mouches détestent l'opéra, car il n'y a dans mon quartier qu'une crêperie et deux cinémas pornos.»

Au-delà du verbiage et du fatras ressortent bien quelques métaphores originales, mais pas assez pour racheter l'ensemble. Jean-François Bélisle a des opinions, un certain toupet, mais son premier roman, mal équilibré, aurait dû murir plus longuement sur le métier.

Des livres pour tous les goûts



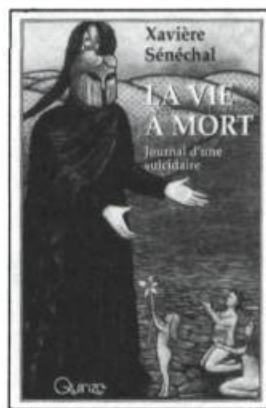
Marc Lesage
L'Exil de Sullivan
154 pages – 15,95 \$

Auguste, dit Sullivan, enfant d'après-guerre, issu d'un milieu intellectuel, est un chanteur plutôt paumé. Il partage son temps entre les ballades, sa fille unique et adorée et toute une flopée de personnages hauts en couleurs.



Nicole de la Chevrotière
Chambre d'invité
186 pages – 16,95 \$

Prix Angéline Berthiaume-du-Tremblay
Quinze nouvelles et autant de microcosmes, menées avec la même émotion, la même liberté, la même fraîcheur.



Xavière Sénéchal
La vie à mort
160 pages – 16,95 \$

Le suicide est l'expression suraiguë d'un inconfort général qui va s'accroissant, la recherche désespérée d'un principe de vie. Et si le suicide n'était qu'une maladie de l'âme ?



Nicole de la Chevrotière
Un jour, l'aurore
186 pages – 16,95 \$

Premier ouvrage de Xavière Sénéchal, *Un jour, l'aurore* — roman sur l'adolescence, le suicide et la folie — est d'autant plus troublant que l'auteure y révèle un irréprouvable goût de vivre.